
Histoire des sciences et anachronismes

History of science and anachronisms

Pascal Duris



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/13630>

DOI : [10.4000/essais.13630](https://doi.org/10.4000/essais.13630)

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Référence électronique

Pascal Duris, « Histoire des sciences et anachronismes », *Essais* [En ligne], 21 | 2024, mis en ligne le 29 janvier 2024, consulté le 02 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/essais/13630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.13630>

Ce document a été généré automatiquement le 2 décembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Histoire des sciences et anachronismes

History of science and anachronisms

Pascal Duris

- 1 « Que peut faire du temps présent une historienne de l'Antiquité ? », s'interrogeait il y a quelques années l'helléniste Nicole Loraux¹. Peut-on croire à une vertu heuristique de son éclairage ? L'éclairage du présent, c'est à la fois celui que projettent les problématiques et questionnements sociétaux de notre temps sur la recherche scientifique en général, et qui peuvent en déterminer certaines orientations ou thématiques (la place des femmes dans la préhistoire, par exemple²), et celui que le chercheur lui-même fournit sur son objet d'étude, en accord avec les paradigmes dominants de sa discipline. Ce double éclairage, collectif et individuel, autorise-t-il une relecture du passé ? Sans doute. Encore faut-il que ce passé existe vraiment, c'est-à-dire que nos interrogations d'aujourd'hui aient également été les siennes hier, et que soit posée la question de ce que « relecture » veut dire, en prenant en compte les risques qu'elle comporte.
- 2 Que le passé existe : qu'est-ce que cela signifie ? Que le monde d'hier, les situations d'hier, tels que les contemporains les percevaient, soient mieux décrits et compris grâce aux résultats de la recherche scientifique d'aujourd'hui. Mais c'est loin d'être toujours possible. Par exemple, la biologie évolutionniste de nos jours, quelles que soient l'ampleur ou la nouveauté de ses découvertes, n'éclaire en rien les œuvres créationnistes et fixistes des naturalistes du XVIII^e siècle. Darwin ne permet pas de mieux comprendre Carl von Linné. Leurs univers conceptuels, leurs paradigmes, sont entièrement et profondément différents ; ils sont incommensurables dirait Kuhn. Les œuvres de Linné et de Darwin, qui ont pourtant en commun de porter sur l'origine et l'histoire du vivant, doivent être étudiées séparément, pour elles-mêmes, et dans leurs propres termes. Sauf à faire de Linné, et plus encore de Buffon, son adversaire, des pré-darwiniens...
- 3 À l'inverse, il est tout à fait possible de rencontrer hier des situations qui semblent identiques à celles d'aujourd'hui. En 1903, par exemple, le grand magazine *L'Illustration*

publie un article intitulé « La psychologie de l'automobiliste » dans lequel l'auteur brosse un portrait implacable des « chauffards » de son temps que ne renierait pas notre époque : ces chauffards « sont des gens qui se grisent [...]. Et avec cette griserie [de la vitesse], qui s'accompagne de phénomènes physiologiques spéciaux, naissent, ou plutôt, s'exaspèrent des sentiments qui n'existent presque pas à l'état normal : l'orgueil, la combativité, la colère, la haine, la méchanceté, la violence. [...] L'attitude de beaucoup d'automobilistes arrêtés pour cause d'excès de vitesse [fait voir] que ce sont des gens temporairement aliénés, dont la conduite, les gestes et le langage ne cadrent plus avec leur situation sociale et leur éducation, et font penser à des fous véritables ». Mais alors quoi faire pour lutter contre les accidents dont ces chauffards sont les victimes ? Nous connaissons tous la réponse de notre époque. Mais celle de 1903 a de quoi surprendre... et doit nous faire réfléchir sur ce qu'on peut attendre de l'éclairage du présent sur les situations passées : « beaucoup de lecteurs se diront, qu'étant donnés les faits, il n'y a pas du tout lieu de se lamenter sur les accidents par lesquels l'automobilisme, de temps à autre, se prive de certains de ses aliénés. Au fond il y a là une sélection dont l'ensemble du public ne peut que bénéficier ». Il est clair ici que, si l'on analysait cet article de 1903 à la lumière de notre appréhension actuelle de la même situation, on en ferait une lecture entièrement erronée. Un récent colloque, intitulé « “Vivre vite”. Le XIX^e siècle face à l'accélération du temps et de l'histoire », a d'ailleurs bien montré que le XIX^e siècle, contrairement au nôtre, place la vitesse et la frénésie urbaine au cœur de la vie quotidienne.

- 4 On le voit, toute relecture hâtive du passé porte en elle un risque majeur d'anachronisme. Soit que le passé qu'elle s'applique à relire n'existe pas, soit, quand il existe, qu'elle en donne l'image d'un « faux présent » familier. Nous pensons même que toute histoire des idées, toute « archéologie des sciences humaines », ne peut qu'être anachronique, à des degrés divers. Sans doute les avancées de la recherche, qui enrichissent chaque jour davantage notre compréhension des univers matériels et conceptuels d'hier, permettent-elles d'affiner nos représentations des périodes anciennes, voire très anciennes. S'impose alors moins une relecture du passé qu'une *réécriture*. Par exemple, la revue scientifique américaine *Science* a récemment publié la découverte, dans le parc national de White Sands au Nouveau-Mexique (sud-ouest des États-Unis), d'empreintes de pieds humains fossilisés vieilles de 23 000 ans, qui suggère de réécrire l'histoire du peuplement de l'Amérique du Nord par l'espèce humaine : *Homo sapiens* était déjà sur le continent avant la fin du dernier maximum glaciaire censée avoir permis cette migration, notamment par le détroit de Béring³. Mais réécriture n'est pas exactement relecture, et tout porte à croire que la *relecture* du passé qu'autorisent aussi les avancées de la science, nécessairement dépendante de notre temps, importe dans les époques antérieures des interrogations et des interprétations qui leur sont étrangères et sont aussi anachroniques les unes que les autres.

Un péché irrémissible

- 5 L'anachronisme, c'est le fait d'éclairer une situation ancienne à la lumière de nos connaissances et représentations actuelles. Démarche intellectuelle probablement inévitable puisque nous sommes prisonniers de notre temps, mais dont les chercheurs doivent se défier et travailler à en limiter les effets. Pour l'historien Lucien Febvre, l'anachronisme constitue « le péché des péchés – le péché entre tous irrémissible », « le

plus impardonnable », renchérit le médiéviste Marc Bloch⁴. Ce sont presque les mêmes mots qu'emploient Mona Ozouf, Michel Winock et d'autres historiens en juin 2020 dans une tribune du journal *Le Monde* quand ils dénoncent ce qu'ils appellent « la fièvre iconoclaste » de certains de nos contemporains déboulonneurs de statues, débaptiseurs d'écoles et de noms de rues, décrocheurs de portraits et brûleurs de livres, au nom d'une véritable « guerre culturelle ». Pour ces historiens aussi, l'anachronisme est un véritable péché, cette fois contre l'intelligence du passé⁵. « Périclès, rappellent-ils, possédait des esclaves et il n'a pas donné, créant la démocratie grecque, le droit de vote aux femmes. Jules César s'est montré, en Gaule, d'une affreuse cruauté envers les habitants des villes qui ne s'étaient pas spontanément rendues. Ces grands socialistes que furent Fourier et Proudhon étaient antisémites. Les pères fondateurs de notre III^e République étaient, à de rares exceptions près, colonialistes ». Des « déviations », des « perversions », comme les appelle Michel Pastoureau, qu'il dénonce à son tour dans son dernier livre⁶.

- 6 Plus proche de nous encore dans le temps et l'espace, une polémique a éclaté en septembre 2021 entre l'association bordelaise « Mémoires et Partages » et l'Université de Bordeaux à propos du médecin, anatomiste et anthropologue du XIX^e siècle Paul Broca (1824-1880) dont l'Université souhaitait donner le nom à son institut sur le cerveau inauguré en 2017. De fait, bien connu pour ses travaux sur la localisation cérébrale des fonctions mentales et en particulier du langage articulé (1861) – l'« aire de Broca » –, Paul Broca a aussi utilisé les outils de la science pour justifier des préjugés racistes inacceptables aujourd'hui. Pour le fondateur de « Mémoires et Partages », donner le nom de Paul Broca au neurocampus est purement et simplement une provocation. À quoi l'université a répondu qu'elle réfléchissait « à la pose d'une plaque pédagogique qui expliquerait le choix du nom, présentant le Broca auteur de travaux de premier plan sur le cerveau et l'autre Broca aux thèses contestées », reconnaissant, qu'« au-delà de son travail scientifique exceptionnel, Paul Broca a conforté des théories racistes [la petitesse du cerveau serait l'un des signes caractéristiques de l'infériorité des peuples « primitifs »] et sexistes [l'infériorité naturelle des femmes] que rejette fermement l'université de Bordeaux, car en totale contradiction avec les valeurs universitaires d'égalité et de diversité qu'elle défend ». Une controverse analogue avait eu lieu il y a une trentaine d'années à propos de déclarations d'Alexis Carrel (1873-1944), prix Nobel de médecine en 1912 et eugéniste notoire.
- 7 Au reste, l'anachronisme n'est qu'une partie du long cortège des résultats « décisifs », des génies et des précurseurs, des révolutions plus ou moins scientifiques, qui défile dans beaucoup d'ouvrages d'histoire des sciences, particulièrement en histoire de la médecine. Vision rassurante d'une histoire récurrente, écrite plutôt par des scientifiques historiens que par des historiens des sciences, qui part de l'état présent des connaissances et remonte le temps à la recherche des préfigurations de ces mêmes connaissances. Or l'histoire de... l'histoire montre à quel point cette lecture rétrospective de notre passé, qui sacralise l'état actuel des connaissances considérées comme des « vérités » définitives, constitue une impasse intellectuelle. Il est probable d'ailleurs que l'œuvre de peu de personnalités publiques résisterait à un tel examen des consciences. En réalité, les anachronismes peuvent être au moins de deux types : anachronisme des mots et des concepts, et anachronisme des contextes.

Des anachronismes

- 8 Le possible changement de signification d'un mot et du concept qu'il recouvre au cours du temps est probablement l'un des pièges dans lequel il est le plus facile de tomber parce qu'il se devine le moins. Comment en effet supposer que des mots du langage courant – la question se pose moins pour le vocabulaire spécialisé – aient des sens différents hier et aujourd'hui ? Par exemple, la lecture des traités zoologiques d'Aristote montre qu'il parle longuement des insectes. Mais ses « insectes » ne sont pas vraiment les nôtres puisqu'il englobe sous ce terme des insectes proprement dits mais aussi des arachnides, des myriapodes et des vers. Ses successeurs au fil des siècles élargiront encore son point de vue, et le grand entomologiste Réaumur explique ainsi en 1734 qu'il classerait volontiers parmi les « insectes » tous les animaux qui ne trouvent pas place parmi les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons : « La grandeur d'un animal ne doit pas suffire pour l'ôter du nombre des insectes », insiste-t-il. Tout vient de ce qu'Aristote désigne ces animaux par le terme grec d'*entoma* – proprement « (animaux) coupés » –, lequel sera traduit en latin par *insecta*, d'où vient le français « insecte » au XVI^e siècle. Pendant longtemps l'entomologie ne sera donc pas seulement la science des insectes comme elle l'est aujourd'hui.
- 9 De la même manière les fossiles d'hier ne pas sont les fossiles d'aujourd'hui. Au XVIII^e siècle, on entend par « fossile » toute substance qu'on peut extraire du sol, c'est-à-dire d'une part les pierres, les pierres précieuses, les cristaux et les métaux, et d'autre part les coquilles, les ossements d'animaux et les débris de bois et de plantes. Raison pour laquelle l'*Encyclopédie* de Diderot nous prévient : « Souvent on se sert indistinctement du nom de *fossiles* & de celui de *minéraux*, pour désigner les mêmes substances. C'est ainsi que l'usage veut que l'on dise le *regne minéral*, & non pas le *regne fossile*. Cette dernière façon de parler seroit pourtant plus exacte, attendu que la signification du mot *fossile* est plus étendue, & comprend des substances dont les minéraux ne font qu'une classe ». (1757, t. VII, p. 209-210). Dans ces conditions on comprend pourquoi la paléontologie, des vertébrés comme des invertébrés, ne se constitue en tant que science qu'autour des années 1800, après que le mot « fossile » ait progressivement acquis, dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, sa signification scientifique restreinte actuelle.
- 10 La même discussion pourrait avoir lieu à propos du mot « anthropologie » dont l'acception d'hier est sans rapport avec celle d'aujourd'hui. L'*Encyclopédie* de Diderot une fois encore nous alerte. Si elle contient bien une entrée « Anthropologie » indiquant laconiquement que « c'est un traité de l'homme », elle en offre une seconde, d'ailleurs placée en premier, et relevant du domaine de la théologie, qui explique que l'anthropologie est une « manière de s'exprimer, par laquelle les Écrivains sacrés attribuent à Dieu des parties, des actions ou des affections qui ne conviennent qu'aux hommes, & cela pour s'accommoder & se proportionner à la faiblesse de notre intelligence : ainsi il est dit dans la Genèse, que Dieu *appella Adam*, qu'il se *repentit d'avoir créé l'homme* ; dans les Psaumes l'univers est appelé *l'ouvrage des mains de Dieu* : il y est encore dit que *ses yeux sont ouverts & veillent sur l'indigent*. Par toutes ces expressions & d'autres semblables qui se rencontrent fréquemment dans l'Écriture, poursuit l'*Encyclopédie*, l'Esprit saint a seulement voulu nous faire entendre les choses ou les effets que Dieu opère comme s'il avoit des mains, des yeux, &c. sans que cela préjudicie

à la simplicité de son être ». Et l'auteur de renvoyer à l'article « Simplicité » de la même *Encyclopédie*. On le voit, on est très loin de la définition actuelle de l'anthropologie.

- 11 L'histoire des choses allant de pair avec celle des mots, l'anachronisme des concepts lié à celui des mots qui les désignent est donc particulièrement à redouter par l'historien des sciences. Par exemple des auteurs du XVIII^e siècle peuvent très bien parler de l'évolution de telle espèce vivante sans pour autant être des « précurseurs » de Darwin. Tout simplement parce que le mot « évolution » n'a pas alors le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Darwin lui-même ne l'emploie que dans la 6^e – et définitive – édition de *L'Origine des espèces* (1872), et ses partisans (Huxley, Gray, Lyell, Wallace, etc.), comme ses détracteurs (Owen, Wilberforce, Agassiz, etc.), ne l'utilisent pas davantage. *Évolution* vient en effet du latin *evolutio*, qui signifie l'action de dérouler, de lire, c'est-à-dire l'action de révéler quelque chose existant déjà sous une forme condensée. C'est dans ce sens quasi littéral que l'emploient les naturalistes des Lumières (Haller, Bonnet par exemple) et d'une bonne partie du XIX^e pour parler du développement embryonnaire d'un individu à partir d'un germe préformé contenu soit dans l'« œuf » femelle, soit dans le spermatozoïde. Chez certains auteurs, le mot « évolution » ne se limite d'ailleurs pas à rendre compte du développement de germes préexistants et décrit aussi tout développement embryologique en général. C'est ainsi que le mot acquiert peu à peu un sens figuratif qui l'éloigne insensiblement de son sens premier : en 1832, Charles Lyell évoque pour la première fois l'« évolution » d'une forme de vie en une autre, et, dans les années 1850, les paléontologues parlent d'« évolution » à propos du développement progressif de la vie que révèlent les fossiles. Mais aucune idée de transformation progressive des êtres vivants au cours du temps n'est encore attachée au mot. C'est finalement le philosophe anglais Herbert Spencer qui contribue en 1864 à imposer le terme de « théorie de l'évolution » pour rendre compte de ce que Darwin appelait « descendance avec modification ». À partir de 1870, « évolution » et « transformisme » deviennent synonymes⁷.
- 12 Beaucoup de relectures anachroniques du passé résultent aussi d'une ignorance délibérée des contextes intellectuel, culturel, socio-économique ou encore politique dans lesquels telle pensée s'est déployée. Dans le cas de Paul Broca, par exemple, l'historienne Carole Reynaud-Paligot met en avant « un certain consensus sur l'inégalité des races humaines et leur inégale perfectibilité » au sein de la Société d'anthropologie de Paris fondée par Broca lui-même en 1859⁸. Les propos sexistes de Paul Broca sont également ceux de son temps. On les rencontre de la même manière en 1873 chez le botaniste Alphonse de Candolle qui explique l'absence des femmes dans les affaires scientifiques par leur « faible indépendance d'opinion, une faculté de raisonnement moins intense que chez l'homme, et enfin l'horreur du doute, c'est-à-dire d'un état de l'esprit par lequel toute recherche dans les sciences d'observation doit commencer et souvent finir »⁹. On rencontre des propos analogues déjà chez le Jean-Jacques Rousseau de la *Lettre à d'Alembert* (1758) quand il assure que « [l]es femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie » On les rencontrait encore avant, chez Boileau, dans sa Satire X sur *Les femmes* (1693). Quoique le souci qu'a l'historien de contextualiser une pensée, aussi condamnable soit elle, puisse être perçu par le citoyen du XXI^e siècle comme une manière de l'excuser, il n'en demeure pas moins un impératif du discours universitaire qui se doit d'être aussi équilibré que possible.

Le poids des paradigmes

- 13 L'histoire de la préhistoire offre de nombreux exemples du poids que pèsent les paradigmes particuliers à chaque époque et de la difficulté qu'il y a, hier comme aujourd'hui, à s'en extraire pour essayer d'appréhender au mieux le contexte intellectuel de telle situation ancienne. Par exemple, la réflexion sur l'antiquité de l'homme a d'abord été longtemps dépendante de l'évolution des idées sur l'âge et la formation de la Terre. Ceux qui étudient la question ont ainsi tour à tour défendu l'existence d'un homme antédiluvien (ou mieux, d'un homme fossile) quand on pensait, conformément au récit biblique, que l'âge de la Terre était de 6 000 ans, puis d'un homme tertiaire (Boucher de Perthes), puis finalement d'un homme préhistorique ou quaternaire (Lyell), quand les géologues ont fini par compter l'âge de la Terre en millions d'années¹⁰. En d'autres termes il faut se méfier de la lumière aveuglante dont le présent paraît éclairer le passé.
- 14 À partir de 1859, après que Darwin ait publié *L'Origine des espèces* et que, la même année, son ami géologue Charles Lyell (1797-1875) ait signé l'acte de naissance de la préhistoire en reconnaissant la valeur des travaux de Boucher de Perthes menés dans la Somme, la préhistoire inscrit ses premiers débats sur la chronologie du paléolithique, et plus encore sur l'art pariétal, dans le cadre du paradigme transformiste, considéré alors comme indiscutable.
- 15 Le cas de la chronologie typologique, c'est-à-dire fondée sur l'étude des productions de l'industrie lithique et osseuse, défendue à partir de 1869 par Gabriel de Mortillet (1821-1898), autre père fondateur de la préhistoire après Boucher de Perthes, est exemplaire de ce point de vue. Mortillet, anticlérical militant, fondateur en 1864, sous le titre de *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, de la première revue de préhistoire, propose dans un premier temps de subdiviser le paléolithique en quatre époques : l'époque du Moustier, caractérisée par des instruments grossiers uniquement en pierre, l'époque de Solutré, avec des instruments toujours en pierre mais plus élaborés, ces deux premières époques relevant de ce que Mortillet appelle le règne de la Pierre, puis l'époque d'Aurignac, offrant à la fois des instruments en pierre élaborés et une industrie osseuse fruste, et l'époque de la Madeleine avec des outils en pierre et en os très élaborés, ces deux dernières époques appartenant cette fois au règne de l'Os. Pour Mortillet, le sens de l'évolution se traduit par le perfectionnement de l'industrie, avec des objets frustes au départ, puis de plus en plus sophistiqués avec l'utilisation de l'os, signe d'une progression technique et culturelle de l'humanité constante et continue.
- 16 La classification typologique définitive qu'il défend trois ans plus tard, en 1872, présente également quatre époques qui, cette fois, déterminent quatre cultures industrielles : l'Acheuléen, le Moust(i)érien, le Solutréen et le Magdalénien, auxquelles Mortillet ajoute le Robenhausien, avec ses haches polies et sa poterie, pour le Néolithique. L'Aurignacien, présent dans la chronologie de 1869, disparaît dans celle de 1872. Pourquoi ? Parce que l'Aurignacien, avec ses lames moins élaborées que les feuilles de laurier du Solutréen, contrarie le transformisme radical sous-jacent à la réflexion de Mortillet, lequel décide donc de le supprimer : « cette coupure, explique-t-il, mal définie, n'a pas tant de valeur. C'est tout au plus une transition, ou mieux encore le commencement du Magdalénien »¹¹. Au reste, la chronologie typologique de Mortillet n'est pas sérieusement remise en cause jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Mais le

retour de l'Aurignacien dans la chronologie du paléolithique supérieur, au terme de ce que l'on a appelé la « bataille aurignacienne » menée par l'abbé Henri Breuil (1877-1961) entre 1906 et 1913, signera l'abandon de l'évolutionnisme strictement linéaire des préhistoriens du XIX^e siècle. Les cultures préhistoriques successives n'ont pas forcément de liens entre elles ; elles peuvent aussi co-exister sur un même territoire¹².

- 17 Comme la réflexion sur la chronologie, celle sur l'art pariétal s'inscrit d'emblée dans le cadre des idées transformistes. Pour leurs tenants, l'art paléolithique se doit d'être plus fruste, plus naïf, que l'art moderne, dans ses intentions comme dans ses réalisations. En 1873, Édouard Piette (1827-1906) distingue ainsi deux « écoles » aux styles très différents : celle du Périgord, à la gravure profonde, soucieuse de l'ensemble et de l'allure de l'animal, et celle des Pyrénées, au trait fin et sûr, qui s'attache au contraire à rendre avec exactitude les plus petits détails. Sans contester le titre d'artiste aux uns comme aux autres, Piette estime néanmoins que chez ceux de la première école, « [l]eur trait est lourd, leur œuvre grossière et empreinte d'une grande naïveté ». Gabriel de Mortillet, qui admet lui aussi dans *Le Préhistorique* (1883) que « [c]ette enfance de l'art est loin d'être de l'art d'enfant »¹³, en souligne pourtant comme Piette l'« extrême naïveté ». Pour Mortillet, l'art préhistorique ne peut pas témoigner de préoccupations métaphysiques. Les populations de ce temps n'avaient « pas de culte, pas d'idées religieuses » (p. 415). L'art est un acte gratuit. C'est de l'art pour l'art.
- 18 Mais la découverte de sépultures paléolithiques met à mal cette interprétation laïque. Mortillet a beau marteler dans son livre que « [l]e propre de toute conception religieuse est de pousser au surnaturel, par conséquent de remplacer l'observation par l'imagination » (p. 475-476), les préhistoriens de la seconde moitié du XIX^e siècle doivent admettre que ces sépultures sont manifestement intentionnelles et qu'elles témoignent d'un culte élaboré. Dans le même temps les découvertes de fresques, gravures et bas-reliefs dans des cavernes se multiplient. Les premières sont celles d'Altamira, dans la province de Santander, en Espagne, en 1878 et 1879¹⁴. Mais, là encore, le transformisme rigide des préhistoriens les conduit d'abord à douter de l'authenticité de l'art pariétal paléolithique.
- 19 La beauté de l'art mobilier, la polychromie et l'ampleur des peintures, parfois situées dans des galeries profondes, sombres, et souvent difficiles d'accès, s'accordent mal avec ce que Mortillet appelle l'« art naïf d'imitation » des premiers hommes, par opposition à l'art figuratif. Dans un article publié en 1881, le préhistorien toulousain Édouard Harlé (1850-1922), qui partage le transformisme de Mortillet, conteste l'authenticité des fresques d'Altamira avec des arguments qui montrent de quel poids pèsent les paradigmes du moment dans la lecture du passé que font les historiens. Concernant les dessins d'Altamira, Harlé fait remarquer que « on ne voit nulle part de surfaces noires comme en aurait occasionné l'action prolongée d'un éclairage fumeux » alors que « [a]ucun dessin n'a pu être tracé ni examiné sans le secours d'une lumière artificielle ». « On doit conclure pour tous ces dessins, écrit Harlé, et surtout pour ceux dont l'exécution a exigé le plus de temps, qu'ils datent d'une époque où l'éclairage était très-perfectionné ». C'est-à-dire d'aujourd'hui. Qui plus est, poursuit-il, « [l]'artiste a plusieurs fois effacé après coup sa peinture suivant un trait pour produire un effet de clair. Ce sont là des procédés bien savants ! » La beauté technique et esthétique des fresques d'Altamira prouve qu'elles ne sont pas authentiques. D'autant que, souligne encore Harlé, « [l]a peinture de quelques animaux recouvre franchement plusieurs

petites stalactites » alors que « l'inverse a lieu pour une partie du cheval douteux, le seul animal qui soit grossièrement peint et dont les contours soient généralement mal définis »¹⁵.

- 20 Gabriel de Mortillet partage les réserves de Harlé, de même que Émile Cartailhac (1845-1921), autre figure de la préhistoire toulousaine, dont l'autorité empêche pendant plusieurs années toute reconnaissance de l'art pariétal. Laquelle sera l'œuvre d'une nouvelle génération de préhistoriens moins attachée au transformisme rigide de ses aînés. Et aussi de... Émile Cartailhac lui-même, qui explique sa conversion dans un étonnant article intitulé « *Mea culpa* d'un sceptique », publié en 1902 : « Il faut croire que les yeux des troglodytes avaient une plus grande habitude que nous de voir dans une demi-obscurité. C'est pour n'avoir pas réfléchi à cela, que je suis complice d'une erreur commise il y a vingt ans, d'une injustice qu'il faut avouer nettement et réparer ». Et d'insister : « nous n'avons plus aucune raison de suspecter l'antiquité des peintures d'Altamira. [...] Notre jeunesse croyait tout savoir, mais les découvertes de MM. Daleau, Rivière, Capitan et Breuil, et surtout les admirables fouilles et les collections artistiques de M. Piette nous montrent que notre science, comme les autres, écrit une histoire qui ne sera jamais terminée, mais dont l'intérêt augmente sans cesse »¹⁶. Pour rendre sa conversion plus manifeste encore, Cartailhac va même à Altamira en compagnie de l'abbé Breuil. La conversion de la communauté des préhistoriens à l'art pariétal est dès lors brutale et massive. Une nouvelle préhistoire naît dans les années 1900. Laquelle n'est pas à l'abri de nouveaux aveuglements, comme lorsqu'elle œuvre depuis la fin des années 1990 à la grande réhabilitation de Neandertal : « En disant qu'il était comme nous, on a eu l'impression de lui faire une fleur, de l'élever jusqu'à nous. En réalité, on l'a limité à nous », déplore le paléoanthropologue Ludovic Slimak dans un entretien au *Monde*, le 17 janvier 2022¹⁷.
- 21 On le voit avec le darwinisme, les paradigmes autour desquels se structurent les sciences historiques à chaque époque imposent aux chercheurs, au prix souvent de sérieux anachronismes, des lectures du monde d'hier dont ils n'ont pas nécessairement conscience et dont il leur est très difficile de se défaire. Interpréter des vestiges anciens, une œuvre ancienne, lire un écrit ancien avec les yeux d'aujourd'hui, leur poser des questions auxquelles leurs auteurs d'hier n'auraient pas su répondre, expose à de graves erreurs dont témoignera l'histoire future.

Conclusion

- 22 Classique en épistémologie de l'histoire, la question de l'anachronisme semble sous-estimée par l'histoire des sciences qui, lorsqu'elle ne l'ignore pas complètement comme l'histoire de la médecine, à tout le moins ne met pas tout en œuvre pour s'en prémunir. Sans ignorer l'état actuel des connaissances scientifiques, sans refuser de savoir si telle découverte ancienne relève toujours de la science de notre temps, l'histoire que nous avons défendue ici, qui est celle que Jacques Roger (1920-1990) appelle l'histoire historienne des sciences, évite autant que possible de sacraliser la « vérité » scientifique du jour, probablement fausse demain, source d'une vision téléologique de la science¹⁸. L'ambition de cette histoire est au contraire d'essayer de comprendre le passé pour lui-même et dans ses propres termes, de se faire autant que possible les contemporains des auteurs et objets anciens étudiés. Une ambition sans doute utopique, car l'historien ne peut bien sûr pas se mettre totalement entre parenthèses et

accéder sans distorsion aux modes de pensée anciens (L. Febvre parlait d'« outillage mental »)¹⁹. Il avance des interprétations supposant de sa part diverses prises de position, scientifiques mais aussi philosophiques, voire idéologiques. En cela, l'histoire ne relate pas une réalité mais seulement l'idée que le chercheur s'en fait aujourd'hui. Il y a reconstruction du passé qui laisse place à la subjectivité, et souvent aussi aux anachronismes.

- 23 Deux auteurs ont écrit de belles pages sur les différents aspects de la question de l'anachronisme que nous venons d'aborder, et c'est en les citant que nous terminerons notre propos. Le premier est Alexandre Koyré, grande figure de l'histoire et de la philosophie des sciences mathématiques et physiques, pour qui « [c]e qu'il y a de plus difficile – et de plus nécessaire – lorsque l'on aborde l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre, c'est [...] moins d'apprendre ce que l'on ne sait pas, et ce que savait le penseur en question, que d'oublier ce que nous savons ou croyons savoir. [...] C'est en oubliant cette précaution indispensable, en cherchant dans [telle figure] et les penseurs de son époque des « précurseurs » de notre pensée actuelle, en leur posant des questions auxquelles jamais ils n'ont pensé et auxquelles jamais ils n'ont cherché de réponses que l'on arrive, croyons-nous, et à méconnaître profondément leur œuvre, et à les enfermer dans les dilemmes qui, contradictoires pour nous, ne l'étaient peut-être pas pour eux »²⁰.
- 24 Le second auteur, Jean Starobinski, médecin et historien de la littérature, grand spécialiste de Rousseau et de Diderot, concède de son côté que « [q]uel que soit notre désir d'atteindre à la réalité du passé, nous ne pouvons faire autrement que de recourir au langage de notre époque pour constituer ce qui sera le savoir de notre époque, et si possible de celle qui suivra ». Mais, prévient-il, « [l]a distance historique, qui donne au passé sa valeur de passé, doit être respectée dans la mesure du possible. À vouloir projeter sans précaution les notions qui nous sont aujourd'hui familières, nous amalgamerions des langages qui ne doivent pas être confondus, nous ferions du passé un faux présent, nous nous rendrions incapables de respecter le décalage obligatoire entre notre système interprétatif et ce qui lui est soumis. [...] Il est inévitable que nous parlions le langage de notre époque. Il est souhaitable, en revanche, que nous évitions d'attribuer à des figures du passé la teneur affective de notre expérience présente, et que nous réussissions à ne pas confondre les voix qui nous interpellent d'ailleurs et le ton de voix de notre interprétation ». Et Jean Starobinski conclut : « Nous ne pourrions jamais rejoindre telle quelle l'expérience subjective d'une conscience [du passé]. Nous pouvons seulement nous abstenir de lui prêter naïvement nos problèmes et nos « complexes » ; nous pouvons lui faire la faveur et la politesse de la traiter en étrangère, comme l'habitante d'un pays lointain dont les usages et la langue sont différents et doivent être patiemment appris »²¹.

NOTES

1. Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire [1993] », *Espaces Temps*, 87-88, 2004, p. 127-139 (p. 128).
2. Un documentaire récent, intitulé « Lady sapiens, à la recherche des femmes de la préhistoire », est ainsi résumé dans un programme de télévision : « Durant des décennies, les chercheurs ont sous-estimé le rôle des femmes du paléolithique. Aujourd'hui, une nouvelle génération de scientifiques dresse d'elles un portrait inédit : elles étaient chasseresses, artistes, cheffes de clans... Et si cet âge de glace était aussi l'âge de la femme ? ».
3. Matthew R. Bennett *et al.*, « Evidence of humans in North America during the Last Glacial Maximum », *Science*, 373 (6562), 2021, p. 1528-1531. Cette étude suggère en définitive de reculer de 10 000 ans la date supposée (16 000 ans) du peuplement de ce continent.
4. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 6 ; Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993 [1949], p. 176.
5. Jean-Noël Jeanneney, Mona Ozouf, Maurice Sartre, Annie Sartre et Michel Winock, « L'anachronisme est un péché contre l'intelligence du passé », *Le Monde* du 25 juin 2020, p. 31. Nous parlons ici du déboulonnage de statues d'esclavagistes (juin 2020), de San Francisco qui débaptise 44 écoles (janvier 2021), du décrochage des portraits de certains anciens directeurs de la *Bank of England* (août 2021), de l'autodafé au Canada d'ouvrages portant supposément atteinte aux Premières Nations (2019, mais révélé en septembre 2021).
6. Lui semblent « particulièrement dangereuses [...] la vogue d'une forme d'histoire que l'on pourrait qualifier de « téléologique », c'est-à-dire une histoire qui étudie une époque comme si cette époque avait déjà connaissance des époques suivantes. C'est absurde mais cela malheureusement devient courant. Enfin et surtout l'attitude de plus en plus fréquente qui consiste à juger le passé, y compris le passé le plus lointain, à l'aune des savoirs, des valeurs, des morales et des sensibilités du présent. [...] Ainsi, dans certaines universités américaines, on n'étudie plus Platon parce que dans ses dialogues celui-ci parle des esclaves et ne dénonce pas l'esclavage. Aux États-Unis et ailleurs, est-il devenu trop difficile de comprendre que Platon vivait il y a vingt-cinq siècles, qu'il était de son temps et pas du nôtre ? » (Michel Pastoureau, *Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre*, Paris, Seuil, 2023, p. 140-141).
7. Sur ce sujet, voir par exemple Peter J. Bowler, « The Changing Meaning of « Evolution » », *Journal of the History of Ideas*, 36 (1), 1975, p. 95-114 et 36 (2), 1975, p. 367.
8. Carole Reynaud Paligot, *La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Paris, PUF, 2006, p. 48.
9. Alphonse de Candolle, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles*, Paris, Fayard, 1987 [1873], p. 72 (« § 3. Les femmes et les progrès scientifiques »).
10. Il faudrait aussi parler de la « celtomanie » des premiers archéologues des années 1830, par exemple Arcisse de Caumont (1801-1873), qui attribuent les vestiges de pierre (silex taillés et polis, monuments mégalithiques, etc.) aux Celtes, peuple le plus anciennement mentionné par les textes sur le sol de la Gaule pré-romaine.
11. Gabriel de Mortillet, « Classification des diverses périodes de l'âge de la pierre », Bruxelles, M. Weissenbruch, 1873, p. 432-444 (p. 440). On voit ainsi que la préhistoire de la seconde moitié du XIX^e siècle devient « un véritable laboratoire de transformisme [au sens néo-lamarckien du terme] appliqué » où « [l]es découvertes de la paléontologie humaine devaient venir confirmer l'évolution morphologique d'un type humain s'éloignant toujours plus de celui des singes

anthropomorphes », et où « l'archéologie des vestiges industriels devait établir l'existence parallèle d'une évolution intellectuelle et culturelle et confirmer l'universalité de la loi du progrès ». (Nathalie Richard, *L'Invention de la préhistoire. Anthologie*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 23).

12. Romain Pigeaud, « La bataille aurignacienne de l'abbé Breuil », *La Recherche*, 402, 2006, p. 52-54.

13. Gabriel de Mortillet, *Le Préhistorique. Antiquité de l'homme*, Paris, C. Reinwald, 1883, p. 416.

14. Suivront en 1895 celles d'Émile Rivière à La Mouthe et aux Eyzies (Dordogne), et en 1896 de François Daleau à Pair-non-Pair (Gironde).

15. Édouard Harlé, « La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne) », *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 2^e série, 12, 1881, p. 275-283 (p. 280, p. 281).

16. Émile Cartailhac, « Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira, Espagne. « Mea culpa » d'un sceptique », *L'Anthropologie*, 13, 1902, p. 348-354 (p. 349-350, p. 354) (c'est lui qui souligne).

17. À l'occasion de la sortie de son livre *Néandertal nu. Comprendre la créature humaine*, Paris, Odile Jacob, 2022.

18. Jacques Roger, « Pour une histoire historienne des sciences », in *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 43-73.

19. François Dosse, « De l'usage raisonné de l'anachronisme », *Espaces Temps*, 87-88, 2004, p. 156-171 parle de l'« illusion d'un auto-effacement du sujet historien » (p. 161).

20. Alexandre Koyré, *Paracelse*, Paris, Éditions Allia, 2004 [1971], p. 10-11.

21. Jean Starobinski, *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 259, souligné par lui. Marc Fumaroli s'exprime dans les mêmes termes quand il confie s'être « toujours attaché à la compréhension des auteurs et des textes anciens selon leurs propres termes, en commençant par les écouter attentivement, embrassant provisoirement leurs présupposés sans projeter sur eux des grilles ou des critères d'interprétation qui n'étaient pas les leurs. C'est la moindre des politesses, mais c'est aussi à cette condition que dialoguer avec ces amis d'autrefois, entendus selon leur sens à eux et non selon le nôtre, devient fécond pour ce que j'appelle l'intelligence littéraire » (Marc Fumaroli, *Exercices de lecture. De Rabelais à Paul Valéry*, Paris, Gallimard, 2006, p. 21).

RÉSUMÉS

Comprendre le passé pour lui-même et dans ses propres termes pour ne pas en faire un faux présent doit être un des objectifs de l'histoire des sciences. Au moment où se répand une forme d'histoire téléologique, cet article montre que la question de l'anachronisme, classique en épistémologie de l'histoire, n'est pas suffisamment prise en compte en histoire des sciences, quand elle n'est pas purement et simplement ignorée comme en histoire de la médecine. Le cas de l'histoire de la préhistoire (chronologie, art pariétal, Neandertal) est plus particulièrement étudié.

Making sense of the past for its own sake and in its own terms so as not to turn it into a false present should represent a primary objective within the field of the history of science. At a time when a form of teleological history is gaining traction, this article aims to show that the question of anachronism—a classic issue in the realm of epistemology of history—remains either relatively

marginalized or altogether disregarded, as in the history of medicine. This paper focuses, more specifically, on the history of prehistory—examining its chronology, cave art and the Neanderthals.

INDEX

Mots-clés : anachronisme, histoire, histoire des sciences, paradigme, préhistoire, Jacques Roger

Keywords : anachronism, history, history of science, paradigm, prehistory, Jacques Roger

AUTEUR

PASCAL DURIS

Professeur en épistémologie et histoire des sciences, Université de Bordeaux, UMR(U) 4574 SPH
pascal.duris[at]u-bordeaux.fr